

Halluin vient de perdre un de ses habitants les plus recommandables en la personne de M. Emile Danset-Debuchy, manufacturier, adjoint au maire, président du conseil des prud'hommes et administrateur de la caisse d'épargne.

Donné d'un caractère affectueux uni à une sage fermeté, M. Emile Danset avait su, par une parfaite honnêteté dans les affaires et un esprit de conciliation et de dévouement dans les fonctions publiques, mériter l'estime et les sympathies de tous ceux qui le connaissaient. Aussi l'affluence considérable de personnes notables venues de Lille, Roubaix et Tourcoing pour assister à ses funérailles, témoignait hautement de l'unanimité des regrets qu'excite la mort d'un homme enlevé dans la force de l'âge et si justement considéré. C'est ce que, du reste, M. Lemaître-Demeestre, maire d'Halluin, a parfaitement exprimé en prononçant sur la tombe, après les prières de l'Eglise, les paroles suivantes, que nous sommes heureux de reproduire (Indicateur de Tourcoing.)

« Messieurs, « Devant cette tombe qui contient les dépouilles mortelles d'un homme qui nous fut cher, vous comprendrez ma douloureuse émotion; cette émotion ne saurait cependant me dispenser du devoir de venir rendre un solennel hommage à la mémoire de notre cher et regretté collaborateur et ami, M. Emile Danset.

« En jetant les regards sur cet immense concours de personnes venues de toutes parts pour lui dire un dernier adieu, je me sens l'interprète de tous ceux qui m'écourent; car avec vous tous, messieurs, je me rappelle les qualités de notre cher défunt, son bon cœur, son extrême affabilité, sa condescendance pour tous, son intelligente activité. Nous qui l'avons touché de plus près, nous pouvons cependant mieux vous dire encore la perte que fait la commune dans cet administrateur; les regrets qu'il laissera comme président du conseil des Prud'hommes chez les patrons et chez les ouvriers; les regrets aussi que fera naître sa place vacante comme administrateur de la Caisse d'Épargne et de la Société de Secours mutuels. Pour la commune enfin, c'est un grand jour de deuil.

« Mais je voudrais m'arrêter là; je voudrais ne pas toucher à des sentiments plus intimes, si je ne me rappelais que la religion qui console, fut la religion de sa famille, la religion de son berceau, la religion de sa vie et la religion de sa mort.

« Il y a quelques mois à peine, il se sentit pris du mal qui devait l'enlever; il lutta courageusement contre la maladie avec une énergie qui ne se démentit jamais, même jusqu'au dernier moment. Enfin il fallut céder; l'heure de la séparation était venue. C'est à cette heure surtout qu'il fut grand. Je l'ai vu... Il se montra le modèle des époux, le modèle des pères, le modèle des frères, le modèle des amis, le modèle de tous; c'est vous dire qu'il mourut en vrai chrétien.

« Telle est la consolation la plus grande qu'il puisse laisser à son épouse éplorée, à ses chers enfants, à nous tous enfin qui l'avons aimé; car, si notre mort ressemble à la sienne, il nous est permis de lui dire aujourd'hui avec espérance, foi et conviction: Adieu Emile! adieu. »

Nos apprenons qu'on vient de mettre en état d'arrestation, à Menin, un individu, belge d'origine, prévenu de complicité dans l'assassinat d'Halluin. Comme l'extradition ne peut pas être invoquée contre les étrangers, l'affaire est instruite et sera jugée en Belgique.

L'avant dernière nuit, un incendie a détruit une petite ferme à Evregnies, (frontière belge.) La fermier, sa femme, ses enfants et les domestiques, réveillés par les flammes, ont dû se sauver en chemise et n'ont rien pu sauver du mobilier. Six vaches ont été brûlées.

Il se pratique depuis quelque temps à Roubaix un nouveau genre de vol qu'il nous paraît utile de signaler. Trois ou quatre individus, convenablement vêtus, entrent dans un estaminet, dévisagent les consommateurs, et, lorsqu'ils ont trouvé quelque figure naïve qui leur promet une dupe à exploiter, ils s'approchent et entament la conversation, sous un prétexte quelconque. Ils offrent même un verre de bière au propriétaire de la figure en question, qui accepte presque toujours et se montre enchanté d'avoir fait la connaissance de gens aussi aimables. Lorsque la consommation s'éleve à un chiffre assez important, on fait signe au maître de l'estaminet qui vient faire part de l'addition. Nos filous se refusent à la solder disant qu'ils n'ont rien demandé; leur victime fait naturellement observer, très-poliment d'ailleurs, que l'invitation est venue de ces messieurs. Ceux-ci se fâchent, on discute, on dispute, on s'échauffe, on se bouscule, des coups sont même échangés. Cependant les complices finissent par payer et s'éloignent au plus vite, emportant le plus souvent la monnaie ou le porte-monnaie de leur pauvre dupe. Quelques-uns de ces voleurs à la consommation ont déjà été arrêtés par la police de Roubaix.

La police de Roubaix vient aussi d'arrêter quatre gamins de 7 à 12 ans, qui pratiquaient avec un art parfait le vol à la tire aux étalages des marchands. Voici les noms de ces précoces voleurs: Dacquem, Lefebvre, François et Emile Scattonon. Ils ont été mis à la disposition de M. le procureur impérial.

M. Verdi, professeur, donnera une soirée musicale, au Cercle de la Concorde, le jeudi 25 courant. Entrée libre.

Le nommé Jean-Baptiste-Joseph Wittendal, a été arrêté pour vol de viande chez un boucher.

Sophie Deloutte, femme Louis Vandembroucq, demeurant rue St-Jean, a été arrêtée pour tentative d'escroquerie.

Dimanche matin, la douane a saisi 5 kil. de tabac étranger chez le sieur Constant Bottier, épicière, rue du Nouveau-Monde et 5 autres kilog. chez la nommée Joséphine Lesour, veuve Lefebvre, au Nouveau-Monde, maisons Lepoutre.

Les perquisitions ont été faites en présence d'un commissaire de police.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la Séance du 21 Mars 1869

Sommes versées par 115 déposants, dont 22 nouveaux, fr. 16,413-00
92 demandes en remboursements, fr. 9,618-19
Les opérations du mois de Mars sont suivies par MM. L. Eeckman et J. Toulemonde, directeurs.

AVIS. — Il n'y aura pas de séance le Dimanche 28 Mars, à cause de la solennité de la Fête de Pâques.

Pour toute la chronique locale: J. REBOUX.

FAITS DIVERS

— Assez souvent le lecteur est disposé à nous reprocher les coquilles échappées, dans la précipitation du travail, à l'attention des compositeurs ou des correcteurs. Nous espérons qu'à l'avenir on nous témoignera plus d'indulgence, puisque l'infaillible Journal officiel lui-même, qui devrait être le type de la perfection sous tous les rapports, vient de commettre, à 48 heures d'intervalle, les deux méfaits suivants:

En parlant de l'amiral Charner, le Journal officiel de l'Empire français a dit l'animal Charner, et dans son numéro du 18 mars, il appelle l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la marine et des colonies, l'amiral Rigault de Grenouilles.

A propos de marine, le mot Grenouilles ne manque peut-être pas de couleur locale, mais il est fort peu révérencieux, et l'on ne se demande pas sans inquiétude comment le Journal officiel, qui qualifie de la sorte des amiraux et un ministre, qualifiera le moussou ou le simple matelot.

— Voici quelques vers que le Figaro publie sous ce titre: *Le vieux Malade*:

De la dépouille de nos toits,
Hausmann avait jonché la terre;
Monsieur Rouher était sans voix,
Et la Chambre était en colère!
Triste et tourmenté, notre épile,
Plein de soucis inopportuns,
Vaguant dans son hôtel de ville
Si cher à ses nombreux emprunts:
« Mon hôtel! adieu, je succombe!
Les journaux frappent sans surris,
Hélas! et chaque feuille tombe
Sur mon Jos à bras raccourcis.
Fatal Rouher! fatal ministre!
Qui, dans son plaidoyer pompeux,
Laisse tomber ce mot sinistre:
Tire-toi de là si tu peux!

— On lit dans la Liberté:
« L'adoucissement général des mœurs se traduit en Angleterre par un grand nombre de fondations charitables. On nous signale entre autres celle d'un hospice de chiens estropiés, malades ou exposés, par le défaut d'un domicile, aux intempéries des saisons.

« Depuis l'établissement de ce dépôt en 1860, dit un journal de Londres, un grand nombre de très-beaux chiens ont été rendus à leurs maîtres ou on leur a trouvé de bonnes conditions. Le comité, qui se compose de dames et de gentlemen bien connus par leur bonté et par leurs œuvres de charité, a donné un excellent conseil à la police, à savoir que, pendant toute l'année, entre une et trois heures du matin, on ramasse tous les chiens errants ou endormis sur le seuil des portes, attendu qu'on peut les réputer abandonnés. La police transporte maintenant au dépôt les chiens ramassés la nuit dans les rues, et c'est le comité qui s'occupe de les placer ou d'en disposer.

« Nous espérons qu'une fois entrée dans cette voie, dit le Monde, la charité anglaise étendra à la race humaine le bénéfice de cette institution. Combien de malheureux que l'on voit étendus la nuit sur le pavé glacé, au seuil des boutiques de Londres, seraient heureux de partager avec les chiens infirmes l'abri et les soins que prodigue si libéralement les dames et les gentlemen du comité! »

— Il se produit dans le monde élégant de Paris, une véritable révolution. Les hommes renoncent aux confonnations, aux ceintures, aux tournures, aux choux, aux lambrécuns, aux fanchons, aux burnous, et à toutes ces choses jusqu'ici adoptées.

Dans toutes leurs grandes toilettes, elles arborent le châle, l'ancien châle long, le vrai, le beau, celui qui se drapé si noblement, et dont les plus simples donnent à la tournure d'une femme une majesté si noble et si grave.

Vous comprenez bien l'importance de cette innovation dans une réunion de jeunes femmes! Un retour aussi subit aux modes primitives à la fois riches et sim-

ples!... Le châle, enfin, reprenant sa place au rang au moment où, abandonné de toutes parts, il semblait relégué dans les musées d'antiques, avec les bons les socques articulés et les turbans de Mme de Staël!

— On lit dans le journal Paris:

Boulevard Saint-Michel, à cinquante pas du lycée Saint-Louis, dans un boutique du rez-de-chaussée, transformée en aquarium, on lit sur une pancarte ces mots significatifs:

« Ici la véritable sirène de la fable. — Elle a une tête de femme, et parle comme une personne naturelle. »

On voit aussi une sorte de peinture qui est censée représenter le phénomène en question.

Cela coûte vingt-cinq centimes.

On paie, on entre, on voit un phoque dans un baquet, deux serpents d'Afrique empaillés, et un monsieur à moustaches qui vous dit:

« Pour le moment la sirène n'est pas visible, on la présente à Son Excellence M. le ministre de l'instruction publique, pour savoir si elle peut être offerte aux regards de la jeunesse des écoles. » (Textuel.)

— La Décentralisation annonce le passage à Lyon, où il s'est arrêté quelque temps, de S. A. R. le duc de Parme. Le jeune prince se rend à Rome.

VARIÉTÉS

Nous trouvons dans un journal américain, le *New-York Tablet* du 30 janvier, ce récit effrayant:

Un soldat qui faisait partie de l'armée du général Sherman pendant sa longue et rude marche des bords du Mississippi jusqu'à Savannah, sur les rives de l'Atlantique, à travers les Etats du Sud en révolte, détache de son carnet une page que nous traduisons librement. Quelque horrible et invraisemblable que paraisse l'épisode que nous allons raconter, celui qui en fut le témoin, et qui faillit en être aussi la victime, en atteste la véracité. L'honorabilité de son caractère et les détails si précis qu'il nous donne ne permettent pas de supposer qu'il ait voulu nous intéresser par un rêve de son imagination.

Nous avions marché tout le jour sous un soleil brûlant. Des nuages de poussière obscurcissaient l'atmosphère et nous étouffaient. Les routes, dans cette partie de la Caroline du Sud à travers laquelle nous voyageons, sont boueuses dans l'hiver, mais dans l'été nous enfonçons jusqu'aux genoux dans la poussière; nos souliers et nos pantalons étaient remplis de ce sable échauffé. Nous marchions cependant en avant, ranimés par le courage de notre vaillant général, qui semblait avoir infusé son esprit dans chacun de nous; il fallait être un homme de génie pour rendre ses troupes capables de supporter les fatigues d'une pareille marche. Il suffira de faire une description de ma personne pour avoir une idée de celle de mes camarades. Mon képi était souillé et déchiré; ma barbe était en désordre, et, aussi bien que mes cheveux, non peignés depuis plus d'une semaine, pleine de poussière et de vermine. Mes yeux étaient brûlés par les rayons du soleil, et mes tempes étaient agitées par la fièvre. Le havresac pressait péniblement mes épaules, et au-dessus était placé mon fusil. Mon sang circulait comme du feu dans mon corps, depuis le front jusqu'aux pieds, qui étaient déchirés par tant de milles de marche.

Les pauvres camarades qui m'entouraient étaient dans un aussi pitoyable état. Plusieurs d'entre eux étaient tombés morts le long de la route, par suite d'insolation ou d'excès de fatigue. Les mulets qui portaient nos provisions souffraient tout autant que nous. Ils s'avançaient lentement, la tête baissée, et le corps ruisselant de sueur. Parfois nous traversions un bois, et combien nous désirions alors nous reposer un instant sous ses frais ombrages! Puis nous gravissions une colline dépouillée de toute végétation et blanche par les rayons du soleil. Nous entrions ensuite dans une vaste plaine, bornée à quelque distance par un marais, où de nombreux reptiles se baignaient et élevaient au-dessus des eaux leur tête hideuse pour respirer les miasmes qui flottaient autour d'eux. Des essaims de moustiques et de grosses mouches s'abattaient sur nous, et venaient par leurs piqûres ajouter à nos souffrances. De temps à autre nous apercevions un gros serpent noir, une couleuvre et une vipère ramper à travers les broussailles, et quand nous approchions de quelque mare presque desséchée, c'était un énorme serpent qui agitait ses mâchoires et poussait un horrible sifflement, comme pour effrayer les étrangers qui venaient le troubler dans son domaine.

Mais nous poussions toujours en avant. Sherman continuait sa marche victorieuse jusqu'à l'Océan, et ni les marais, ni les forêts, ni les plaines, ni les montagnes, ne pouvaient l'arrêter. Tel on l'avait connu à West-Point, insouciant, gai, hardi et toujours en mouvement, tel il se montrait à la tête de ses soldats.

Vers la chute de ce jour dont j'ai parlé en commençant, plusieurs hommes de notre corps demeurèrent en arrière, et je fus de ce nombre. Je ne pouvais plus me traîner, et à la nuit je me trouvais à deux ou trois milles de l'armée, incapable de continuer la route. Craignant l'attaque des bêtes féroces ou des reptiles, si je venais à m'endormir sur la terre, je tâchais d'arriver jusqu'à un petit bois qui se trouvait

assez proche, et après avoir bu une goutte de brandy que je conservais dans mon bidon, je parvins à grimper sur un gros arbre tout près du chemin à une courte distance d'un marais rempli de touffes de joncs et de trous d'eau stagnante. Je me perchai entre les branches de cet arbre, et après avoir pris mes mesures pour éviter une chute, je me préparai à sommeiler. Je ne pouvais m'endormir. J'essayai de prier, mais en vain; je me contentai de baisser mon chapelet, ce souvenir de ma bonne mère. Mon cerveau ressemblait à un vase rempli d'eau bouillante; mes idées étaient confuses, embrouillées; il me semblait que je devenais fou. Insensiblement mes sens se calmèrent, mes yeux se fermèrent et je me laissai aller à un sommeil réparateur.

Je devais être endormi depuis trois ou quatre heures, quand je fus réveillé par des cris de détresse qui s'élevaient du pied de l'arbre sur lequel j'étais embusqué. Je frottai mes yeux, je regardai en bas, et je fus témoin d'une scène horrible, que je n'oublierai jamais, et dont le souvenir me remplit encore aujourd'hui d'un indicible effroi. Un de mes compagnons était là adossé, dévoré tout vivant par des serpents. Il aura dû tenter de grimper sur l'arbre, puis sera retombé à terre, épuisé de faiblesse. Oh! quel horrible spectacle! La lune, qui était dans son plein, jetait une telle clarté qu'on se serait cru au milieu du jour; ses rayons se réfléchissaient sur les flaque d'eau du marais, qui paraissait animé par le mouvement des reptiles. Ils s'avançaient en colonne serrée et bigarrée de toutes couleurs. J'apercevais des serpents verts, noirs, tachetés et couleur de cuivre. Chez quelques-uns, la tête était plate et allongée; pour d'autres, elle était effilée comme un dard. Ils rampaient sur l'herbe et s'approchaient de leur proie, et leur queue s'agitait et brillait aux rayons de la lune. Je voyais tout cela, et le leurreur me glaçait le sang. Là était étendu ce pauvre soldat qui avait assisté à tant de batailles, avait parcouru tant de milles, et qui était maintenant à moitié mangé par les serpents! Une demi-douzaine de ces affreux reptiles, d'une petite taille, longs et ronds comme un bras, de leurs larges mâchoires dévoraient sa tête; ils avaient déchiré son képi et s'acharnaient après sa cervelle. Déjà les yeux et les oreilles n'existaient plus, et il gémissait et s'agitait encore sous un dernier souffle de vie. Un gros serpent de couleur noire, plus long que le corps d'un homme, s'était introduit à travers les vêtements et le corps du soldat, et poussait sa tête jusque dans la bouche de l'infortuné; il cherchait en vain à entraîner tout le corps, tant il était gorgé des intestins qu'il avait mangés. Une douzaine d'autres serpents de la même espèce s'attaquaient aux chairs des pieds et des jambes; on eût dit des vautours, ou plutôt des démons. Ce corps humain était couvert d'une masse de serpents qui le dévoraient, en s'agitant, glissant, se tordant et sifflant. On ne peut se figurer quelque chose de plus horrible et de plus dégoûtant: une putréfaction ordinaire, avec ses myriades de vers, ne peut inspirer un dégoût aussi révoltant que celui que j'éprouvai. J'essayai de me remuer, de pousser un cri; c'était en vain; j'étais paralysé par la terreur et une indicible répugnance. J'armai mon fusil et fis feu sur la masse. Un énorme serpent tout gonflé de chair humaine roula sur le cadavre de mon camarade, et aussitôt, pour mettre le comble à l'horreur, les autres se jetèrent sur lui pour le dévorer, attirés sans doute par l'odeur de la chair dont s'était repu.

Il me semblait que l'armée des serpents qui sortaient du marais et du bois n'aurait pas de fin. Je les entendais siffler et ramper, j'entendais le bruissement des feuilles et du gazon desséchés, le froissement des branches et les clapotements de l'eau, à mesure qu'ils avançaient au lugubre banquet. Je chargeai de nouveau mon fusil, non pas dans l'espoir de sauver mon camarade, car la vie en lui était éteinte, mais au moins pour le venger.

Un autre serpent fut frappé, et cependant qu'il se roulait dans les tranches de la mort, son œil jaune et vitreux se tourna vers moi plein de rage et de fureur.

La boucherie se continuait. Les vêtements déchirés étaient détachés du corps; le sang était léché par une centaine de langues effilées; le poison était infusé dans le cadavre par autant de mâchoires aux dents aiguës. Je remarquai un serpent mince, long, à la tête plate et tachetée de noir, plongeant et replongeant avec une joie féroce son dard bifurqué dans les jambes et les cuisses du soldat, comme s'il eût voulu satisfaire une vieille rancune. Il ne resta bientôt plus une parcelle de chair sur le corps de mon camarade. Le ciseau d'un sculpteur ne pourrait mieux polir un marbre que ne l'étaient ses ossements sous la dent de ces reptiles. Les oreilles, les pieds, les jambes, les côtes, les mains, les yeux, le nez, les oreilles, la tête, étaient rongés et ne laissaient voir que des ossements blanchis. Le sang avait été léché sur la terre. Les serpents se disputaient entre eux le dernier lambeau de chair et la dernière goutte de sang, comme des chiens affamés se battent pour un morceau de viande.

J'observais cette scène affreuse et j'avais la mort dans l'âme; je ne pouvais détacher mes yeux d'un tel spectacle, et je voulais en voir le dénouement. C'était vraiment chose effrayante de contempler les serpents se battant entre eux. Aussi longtemps qu'il y eut un débris à dévorer, ils se contentaient de s'en saisir avec avidité et mordaient leurs voisins qui venaient le leur disputer. Mais lorsqu'ils eurent achevé de dépêcher leur proie, ils plongèrent leurs aiguillons dans les flancs de leurs camarades; alors, leurs siffle-

ments, leurs mouvements rapides, les contours sinueux que formaient leurs corps gluants, offraient un tableau que nulle langue ne peut décrire, que nul pinceau ne peut peindre.

Il y avait plus d'une heure que j'assistais à ce spectacle et que je surveillais la sanglante bataille que les serpents se livraient entre eux, lorsque je fus saisi par la pensée qu'ils pourraient bien s'attaquer à moi s'ils venaient à me découvrir. J'avais déjà remarqué plus d'un œil flamboyant se tourner vers les branches de l'arbre quand mon fusil avait fait feu. Et maintenant je commençais à redouter une attaque personnelle. Un gros serpent noir avait enlevé un morceau de chair humaine et s'apprêtait à l'avaler, quand les autres se jetèrent sur lui; pour leur échapper, il court à l'arbre, s'enlace autour du tronc et grimpe rapidement, suivi par une dizaine d'autres. Il s'avançait en se repliant sur lui-même; les sinuosités de son corps gluant ressemblaient à une chaîne métallique serrant le tronc de ses nœuds; ses mouvements étaient si rapides qu'une partie de la viande tombait de sa mâchoire. Je l'observais et je me sentais perdu. Je tirai mon sabre du fourreau, et d'un coup je détachai la tête du corps, au moment où il allait atteindre la branche sur laquelle j'étais perché. Sa masse tomba lourdement à terre, entraînant dans sa chute les autres serpents, qui le suivaient de près. Je pus voir, à la clarté de la lune, la hideuse tête de ce serpent rouler à terre et agiter ses mâchoires en mordant la viande qu'elles tenaient et répandant sur la terre des gouttes de sang et un poison jaunâtre. Cet acte me sauva, car il détourna l'attention des reptiles. Ils commencèrent à battre en retraite vers le marais et le bois. J'entendais avec bonheur le bruit que produisait leur marche rampante sur le gazon et à travers les broussailles, et les clapotements de l'eau à mesure qu'ils se plongeaient dans les flaque du marais pour s'y cacher. Tout devint silencieux; mais je n'osai pas descendre avant le matin. Dès que le soleil parut à l'horizon, j'armai mon fusil, et tenant dans mes dents mon sabre nu, je descendis à terre, où étaient étendus les os blanchis de mon camarade. Je pris la fuite, ne pouvant plus supporter cette scène lugubre, et à chaque pas que je faisais il me semblait qu'une légion de serpents était à ma poursuite; je rencontrai un corps de cavaliers qui étaient à la recherche des retardataires ou des traîneurs; ils me ramenèrent au camp dans un état complet de défaillance.

J'ai souvent raconté à mes camarades ce terrible épisode de notre marche, mais je ne crois pas que l'enfer, avec toutes ses horreurs, puisse produire sur mon esprit et mon imagination une impression plus profonde, plus effrayante que ne le fit le spectacle de ce soldat dévoré vivant par les serpents, près d'un marais, dans la Caroline du Sud!

J.-E. MARTIN.

L'ÉCHO UNIVERSEL

Journal politique, littéraire et financier, paraissant tous les jours dans le format des plus grands journaux, avec 8 pages de texte et 4 ou 2 gravures comprenant les célébrités contemporaines dont il fait la Biographie, offre à ses Abonnés une prime gratuite et franco telle que n'en a jamais donné aucune publication.

Quinze sous par l'ÉCHO UNIVERSEL et envoi seize francs pour un abonnement d'un an, reçu immédiatement et franco à domicile, ou à la situation la plus rapprochée des Messageries, l'HISTOIRE DES GÉOLOGES, par M. A. de LAMANTINE, trois volumes in-8 grand Jésus de 500 pages chacun, illustrés de 400 gravures environ dessinées par nos meilleurs artistes; papier et impression de luxe. Cet ouvrage se vend, chez tous les libraires, 24 francs. Tous ceux qui s'abonneront à l'ÉCHO UNIVERSEL recevront, par envoi et franco, le splendide ouvrage du grand maître français.

Avec l'ÉCHO UNIVERSEL on reçoit les 20 grands journaux de Paris et les principales feuilles étrangères, et l'on est ainsi tenu au courant de tout ce qui se passe dans le monde politique, littéraire et financier. Rien que des renseignements précis et des nouvelles piquantes ou curieuses. — Voici, d'ailleurs, le catalogue de chaque numéro: « Semaines politique, Revue des Journaux, « Brèves de Paris de la Biographie d'un « Pécuniaire contemporain, avec portrait « et autographe. Correspondance de l'Étran- « ger. Chronique. Bulletin scientifique, les « Tribunaux. Nouvelles, sciences, Variétés, « Courte histoire. Théâtre et Musique, « Bibliographie, Agriculture, Dernières « nouvelles, proses aux sources les plus « sages. Félicitation, etc. »

Abonnement pour 16 francs, par semestre ON A: 1° Un Journal politique très complet, et rédigé par des écrivains avertis du public;

2° Un ouvrage magnifique, coûte 21 fr. en France.

Abonnement à l'ÉCHO UNIVERSEL par trimestre ou du 15 de chaque mois. Envoyer les 16 francs en un mandat ou en mandat-poste à Paris, de l'administrateur de l'ÉCHO UNIVERSEL, 44, rue de Clugny à Paris. — Le reçu de la poste est de garantie.

Maison à louer

Belle maison nouvellement restaurée à louer présentement, rue Saint-Jean, 10, à usage d'employé ou de rentier. (Loyer modéré). S'adresser Grande-Rue, 16. 8576